

Petits riens

Claude Léger

L'abeille et la coquille

Tous les dix ans depuis sa mort, on a droit à un *buzz* Lacan, peut-être une variété bourdonnante du « label Lacan », que ce dernier, de son vivant, n'avait pas hésité à féminiser ¹. Voilà ce qui, soit dit en passant, donne un sens sexuel au « Pas-tout Lacan » que nous sommes parfois amenés à consulter, comme on consulterait une pythie : il existerait un Lacan secret, non dévoilé, et pourquoi pas non dévoyé, dont nous pourrions faire notre miel. Car, bien plus qu'une statue qu'on astique tous les dix ans et dont on asticote la sépulture, Lacan est une reine abeille qui garde dans sa spermathèque le liquide séminal où nagent des myriades d'œufs, futures ouvrières d'une ruche dont le miel est offert à qui ose affronter la forêt de dards qui en barent l'entrée ².

Il y en a qui ont mis, l'air de rien, tous les doigts dans le miel, au point de se croire – je vais revenir sur cette forme réflexive – propriétaires du miel, du rucher et des abeilles (*Apis mellifera*).

Il m'arrive pourtant, mais c'est rare, car je suis un peu dilettante, de croire que Lacan m'appartient à moi aussi. En particulier lorsque j'ouvre mon volume des *Écrits*. Lacan s'inquiétait, au moment d'avoir entre ses mains l'exemplaire qui venait de sortir tout juste des presses de Firmin-Didot : « Est-ce qu'il va tenir ? » C'est du moins ce que rapporte Derrida, que je cite de mémoire, devant qui Lacan s'inquiétait de l'avenir de ce gros livre. Je contemple le mien, usé jusqu'à la corde, mais au brochage intact. Il s'agit bien de l'édition du quatrième trimestre 1966 : le même objet que celui dont Lacan redoutait qu'il ne se cassât ou qu'il ne s'effaçât. Et pourtant, il est toujours là sur mon bureau, « insubmersible ». Je m'imagine déjà le transmettre à mon fils pour son trentième anniversaire, avec une belle dédicace.

1. « [...] je suis devenu un signifiant – en deux mots. Le signifiant que je suis devenu, ça se dit, paraît-il, *label Lacan*. Ce truc m'encombre depuis longtemps. La belle Lacan ne peut donner que ce qu'elle a. Maintenant, il y a des débiles qui voudraient effacer mon nom. Je voudrais bien, moi aussi, ça me représenterait. » (J. Lacan, *Allocution de bienvenue au PLM Saint-Jacques*, le 15 mars 1980.)

2. Version 3D de *La Vie des abeilles* de Maurice Maeterlinck, Paris, Fasquelle, 1901.

J'y ai laissé assez peu de marques, juste corrigé quelques coquilles. Je m'aperçois que j'ai un goût certain pour les coquilles Saint-Jacques. Ça tombe bien, surtout qu'on pourrait être tenté de le sanctifier, le saint homme ! En fait, il y a peu de coquilles dans le gros volume. Les lecteurs attentifs les connaissent bien ; elles sont pour la plupart anodines.

Cependant, il en est une dont je me demande encore s'il s'agit bien d'une coquille ou d'un lapsus, un *lapsus calami* fixé par l'écriture, laissé en évidence à l'intention des générations futures et qui réapparaît chaque fois que j'ouvre les *Écrits* à la page 171, car je l'ai signalé par un point d'interrogation dans la marge. Il figure à la dixième ligne de cette page, dans « Propos sur la causalité psychique ». En voici la phrase complète : « Pour me faire entendre, j'évoquerai la sympathique figure du godelureau, né dans l'aisance, qui, comme on dit, "ne se doute de rien", et spécialement pas de ce qu'il doit à cette heureuse fortune. »

Le pronom, souligné par moi, qui donne au verbe sa forme réfléchie, est déjà présent dans la version d'origine de ce texte, qui était le premier rapport des Deuxièmes Journées de Bonneval, organisées par Henri Ey en 1946, où Lacan démonte la théorie organo-dynamique de son copain d'internat³.

« Ne se doute de rien » évoque la figure du « bienheureux innocent », comme le rappelle Lacan, ou du cocu de vaudeville, tandis qu'on verrait plutôt ledit godelureau comme celui qui « ne doute de rien », celui qui croit que c'est arrivé ou, de façon plus concise, qui « se croit », ainsi que Lacan le précise lui-même peu après : « ... le génie de la langue française met l'accent où il le faut, c'est-à-dire non pas sur l'inadéquation d'un attribut, mais sur un mode du verbe⁴. »

Ce qui m'arrête dans le cas du godelureau, c'est l'accent mis par Bloch et Wartburg sur le caractère péjoratif des noms commençant par *god*. Pierre Guiraud est du même avis, qui y ajoute « une idée d'enflure et de fainéantise ». Ce serait celui qui, comme disait ma grand-mère avec son inimitable accent du Bourbonnais, « pête plus haut que son cul ».

La proposition par Lacan de « se doute » se discute donc, même si d'aucuns pourront me rétorquer qu'il y a peut-être mieux à faire avec le corpus lacanien, lorsque l'avenir de la psychanalyse est en train de se jouer sur les marchés.

D'accord. N'empêche que Lacan n'a pas lâché son « se croit ». On le retrouve quarante ans plus tard, mis à la mode joycienne : « Hissecroibeau ».

3. J. Lacan *et alii*, *Le Problème de la psychogénèse des névroses et des psychoses*, Paris, Desclée de Brouwer, 1950, p. 38.

4. J. Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 171.

Il ne s'agit plus du fou qui se croit Napoléon ⁵, mais de celui qui est parvenu à se montrer maître de « la pointe de l'inintelligible » : « Je suis assez maître de lalangue, celle dite française, pour y être parvenu moi-même (à la pointe de l'inintelligible), ce qui fascine de la jouissance propre au symptôme. Jouissance opaque d'exclure le sens ⁶. » Et tant que j'y suis, je vais citer une ouvrière infatigable, au dévouement absolu ⁷ : « L'intérêt de cette trituration de la *motérialité* par l'écrit ne se comprend et ne prend sa portée qu'en référence à l'inconscient réel, "savoir parlé ⁸". »

Pour finir par un retour au label, sachons gré à Michel Bousseyroux d'avoir pioché un petit texte de Lacan que celui-ci avait confié à Jean-Michel Vappereau : « Comme je suis né poème et papouète, je dirai que le plus court étant le meilleur, il se dit "être où". Ce qui s'écrit de plus d'une façon, à l'occasion : étrou. [...] C'est un poème signé "Là quand" parce que ça a l'air d'y répondre naturel ment ⁹. »

1^{er} octobre 2011

5. Vient de paraître à point nommé chez Gallimard un essai très documenté de Laure Murat, *L'Homme qui se prenait pour Napoléon (Pour une histoire politique de la folie)*.

6. J. Lacan, « Joyce le Symptôme », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 565. Pour les chanceux qui possèdent *Joyce avec Lacan* (Paris, Navarin éditeurs, 1987), qui a l'avantage d'être broché et de ne pas se casser, contrairement au précédent, la phrase est page 32.

7. Toujours Maeterlinck.

8. C. Soler, *Lacan, l'inconscient réinventé*, Paris, PUF, 2009, p. 67.

9. M. Bousseyroux, *Au risque de la topologie et de la poésie*, Toulouse, Érès, 2011, p. 300. On trouve l'original sur le site www.valas.fr, sous la rubrique « J. Lacan à J.M. Vappereau ».